

Le voyage, exercice spirituel émancipatoire

BOSSARD Sophie

Université Paris 8 Vincennes St Denis, 2 rue de la liberté, 93526 St Denis Cedex
sophie.bossard@icam.fr

RÉSUMÉ

Dans le cadre d'une thèse en sciences de l'éducation, nous nous intéressons à la dimension autoformative du voyage en questionnant sa perspective émancipatrice pour le sujet. Nous prenons appui sur une pratique pédagogique nommée Experiment, en école d'ingénieurs, à savoir un voyage de quatre mois, en lien avec un désir personnel, avec pour conditions de réalisation un éloignement vis-à-vis des repères familiaux, un autofinancement et la majeure partie du voyage en solitaire. Cette pédagogie d'exposition au monde, à mi-chemin entre éducation formelle et informelle contribue, selon notre hypothèse, à l'émancipation du sujet en prenant la dimension des exercices spirituels théorisés par de Loyola, Foucault et Hadot. Sur la base d'entretiens sociologiques analysés selon la méthode de Dubar et Demazière, nous montrons alors avec Moreau que le schème de la métamorphose, qui consiste à penser une pédagogie visant l'émancipation du sujet par sa propre transformation, contre celui de la conversion à une vérité qui lui serait extérieure et à laquelle il devrait se conformer, s'avère pertinent pour rendre compte du processus de subjectivation des étudiants ayant effectué leur Experiment. Ainsi, nos premières conclusions nous conduisent à penser le voyage comme un « incubateur expérientiel », dans la mesure où il accélère les prises de conscience et conduit à des formes variables de métamorphose du sujet. Le voyage peut se révéler un exercice spirituel émancipatoire.

MOTS-CLÉS

Education informelle, exercice spirituel, métamorphose, voyage.

INTRODUCTION

Nous nous proposons dans cet article de questionner la dimension émancipatrice du voyage dans la mesure où celui-ci pourrait être vécu comme une forme contemporaine d'exercice spirituel. Nous prenons appui sur une situation de voyage de quatre mois, destinée à de jeunes adultes en école d'ingénieurs, l'Institut Catholique des Arts et Métiers¹, que nous étudions dans le cadre d'une thèse en Sciences de l'éducation.

Ce voyage, nommé Experiment, s'inscrit dans une « pédagogie de l'exposition au monde » (Moreau, 2006) qui le positionne à mi-chemin entre éducation formelle - tant par sa place dans le cursus scolaire, en fin de troisième année, que par son caractère obligatoire pour valider le diplôme d'ingénieurs, et éducation informelle. En effet, il est entièrement construit par l'étudiant en fonction de son désir personnel et prend donc la forme que le jeune souhaite : défi sportif, immersion dans une culture différente, *road-trip*, ou encore bénévolat dans une association humanitaire. Les prescriptions institutionnelles sont l'éloignement vis-à-vis des repères familiaux, l'autofinancement et le fait de partir seul afin de pouvoir éprouver ses propres capacités d'adaptation. Toutefois, la réalisation effective de l'Experiment échappe au contrôle de l'institution et fait de cette expérience un espace privilégié d'autoformation.

Nous clarifierons, dans un premier temps, la notion d'exercice spirituel afin de montrer comment le voyage, parce qu'il est auto-formateur, peut s'inscrire dans le schème pédagogique de la métamorphose contre celui de la conversion (Moreau, 2012).

¹ Désormais ICAM dans le texte.

Dans un second temps, nous nous appuyerons sur l'analyse structurale de deux entretiens, qui peuvent être considérés comme prototypiques de ce qui se joue en Experiment en termes de construction identitaire, pour montrer comment se développe pratiquement ce schème de la métamorphose.

Nous pourrions alors conclure sur l'émancipation du sujet par le voyage, qui peut être vécu comme un « incubateur expérientiel » (Bossard, 2014) favorisant le cheminement et la maturité de l'étudiant.

LE VOYAGE COMME EXERCICE SPIRITUEL

Les exercices spirituels désignent, de façon générale, toute pratique qui contribue à « une transformation de la vision du monde et à une métamorphose de la personnalité » (Hadot, 1993, p.14). Moyens mis en œuvre par le sujet pour obtenir sa propre transformation, ils se déclinent en activités du corps – on peut prendre pour exemples des techniques de respiration, des exercices physiques, des règles de privation ou d'abstinence sexuelle ou alimentaire que le sujet s'impose, mais aussi en activités de l'esprit – comme la contemplation, l'écoute, l'examen de conscience, ou encore en activités conjointes comme la méditation-promenade. La dimension spirituelle de l'exercice n'est pas à confondre avec une démarche de foi : nous nous accorderons sur l'idée que la spiritualité désigne l'effectivité d'une vie intérieure ou une expérience intime de soi par soi. Il s'agit donc, par la mise en exercices, de développer la pratique de soi en vue de son propre accomplissement, c'est-à-dire de parvenir à un « certain rapport de soi à soi qui soit plein, achevé, complet, autosuffisant et susceptible de produire cette transfiguration à soi qui est le bonheur que l'on prend de soi à soi » (Foucault, 2001, p.305).

Foucault (1982), dans son analyse thématique du souci de soi confronte trois modèles de pensée qui postulent une transformation spirituelle du sujet. Le premier est le modèle platonicien, élitiste puisqu'il concerne les sujets qui devront, à terme, s'inscrire dans le champ politique. Sa finalité est alors extrinsèque au sujet : la justice et le Salut de la Cité sont visés. Se soucier de soi a partie liée avec le fait de développer la connaissance de soi-même, à savoir de reconnaître dans un premier temps son ignorance afin d'accéder dans un second temps à la vérité par le mécanisme de la réminiscence. La conversion, nommée *épistrophé*, est pensée en lien avec la conception de Hadot (1993), sous le modèle du « retour de l'âme vers sa source, le mouvement par lequel elle fait retour vers la perfection de l'être » (Foucault, 2001, p.207).

Le second modèle développé par Foucault est celui de la culture hellénistique et romaine, situé aux Ier et IIème siècles et principalement ancré dans la tradition stoïcienne. Il s'agit de faire en sorte que le souci de soi devienne la préoccupation de chacun, quelle que soit sa condition, dans la dimension quotidienne de l'existence, donc désormais tout au long de la vie, et dans une perspective pratique plus globale que la connaissance de soi comme connaissance de la vérité, à savoir l'inscription de cette pratique dans un art de vivre. Le troisième modèle, chrétien, émerge à partir du IIIème siècle. Il concerne également tous les individus et vise à se soucier de soi pour faire son Salut en Dieu. Cela passe par un examen minutieux de sa conscience afin de reconnaître les tentations et discriminer ce qui pourrait ne pas conduire vers Dieu, d'où l'idée d'une « exégèse de soi » (Id, p.228) qu'on peut comprendre comme une analyse critique de ses pensées. La connaissance de soi est ainsi liée à celle de la vérité Révélée, à laquelle il s'agit de se convertir, en renonçant à soi pour s'orienter vers Dieu.

De ces variantes vont découler des approches pédagogiques différentes selon que l'éducation du sujet vise à le conduire en lui-même ou hors de lui. C'est en ce sens que se trouvent distingués deux schèmes éducatifs : la pédagogie de la conversion et l'éducation métamorphique. La première consiste à s'orienter vers une vérité qui est posée comme extérieure au sujet, que cette vérité soit de l'ordre d'un système social ou bien d'une transcendance divine. Il s'agit pour le sujet de se laisser conduire par un maître suffisamment instruit pour l'orienter vers la contemplation de cette vérité. Les deux modèles, platonicien et chrétien, sont, chacun à leur façon, orientés vers cette conversion du sujet. L'éducation métamorphique, qui prend appui sur le modèle stoïcien, vise à rendre le sujet autonome, par la recherche de son propre accomplissement plutôt que dépendant d'une vérité extérieure vers laquelle il faudrait tendre.

Pour résumer, le schème de l'éducation métamorphique pose l'exercice spirituel comme pratique du sujet qui instaure un rapport privilégié à lui-même, dans l'immanence de la vérité, ce qui engage une posture pédagogique du maître, « herméneute » (Moreau, 2009), centré sur le sujet et non « explicateur » (Rancière, 1987), orienté par un savoir externe. Il peut par ailleurs ne pas y avoir de maître, dans le cas notamment d'une autoformation (Carré, Moisan, Poisson, 2010) où le sujet s'émancipe par lui-même. Enfin, s'opère une transformation progressive du sujet.

Le voyage, tel qu'il peut être vécu en Experiment, coïncide avec ces différentes composantes, notamment du fait de son caractère exotopique (Baudouin, 2010), c'est-à-dire hors des lieux et repères habituels, qui conduit le sujet à s'investir, y compris de façon identitaire, parce qu'il se confronte à des épreuves. Ce néologisme, l'exotopie, formé par l'auteur à partir des traductions de Bakhtine (1984) envisage un double déplacement du sujet, tant spatial qu'identitaire. La dimension informelle de la réalisation de l'Experiment vient, selon nous, renforcer ces possibilités de déplacement identitaire du sujet, puisqu'il ne s'agit pas de suivre un groupe et un emploi du temps préalablement organisé, en se laissant porter, comme un « touriste »². Pleinement voyageur, lorsque l'étudiant joue le jeu de partir seul, il se trouve confronté à ses propres réactions et ses propres ressources pour résoudre des situations inédites, notamment du fait des différences culturelles qu'il côtoie. Le voyage crée un espace propice au surgissement d'évènements qui vont être déclencheurs de la métamorphose du sujet ou amplificateurs de celles-ci. Il ne devient pour autant exercice spirituel que s'il donne lieu, par le sujet lui-même, à une prise de conscience de la transformation qui s'opère en lui. Toutefois, il est des évènements qui paralysent le sujet ou le déstabilisent sans pour autant produire les effets bénéfiques d'un accomplissement de soi. Si l'on poursuit l'analyse de Baudouin, l'évènement, distal, pour être signifiant pour le sujet, doit s'inscrire dans son espace proximal : « la caractéristique du distal est d'introduire une *rupture* vis-à-vis de la zone identitaire du sujet, cette introduction étant permise par le jeu de la zone proximale *qui apparaît comme l'espace d'articulation majeure* » (Baudouin, 2010, p.291). D'où un retour de la perspective des exercices spirituels à un autre niveau, celui de la préparation à l'Experiment, qui s'élabore comme la *paraskeuê* grecque ou *instructio* en latin, c'est-à-dire un « ensemble des pratiques nécessaires et suffisantes pour nous permettre d'être plus forts que tout ce qui peut arriver tout au cours de notre existence » (Foucault, 2001, p.307), une sorte d'équipement spirituel adaptable aux différentes situations que l'homme peut rencontrer dans sa vie. Il nous semble donc important que l'étudiant puisse, en amont, envisager son Experiment comme un voyage permettant de s'affirmer d'un point de vue identitaire, tout d'abord parce qu'il correspond à son propre désir ; ceci conduit à poser la métamorphose dans sa zone proximale ; le jeune convient alors que passer les frontières peut aussi le conduire à franchir ses propres seuils, comme nous le verrons avec le premier exemple,

² Voir l'opposition entre touriste et voyageur chez Urbain, 2002.

d'Aurèle. « Il s'agit dans l'ascèse de préparer l'individu à l'avenir, pour un avenir qui est constitué d'évènements imprévus, évènements dont on connaît peut-être la nature en général, mais on ne peut pas savoir quand ils se produiront ni même s'ils se produiront. » (id, p.306) Nous verrons lors du deuxième exemple, avec Marc, comment ces évènements imprévus participent du cheminement identitaire.

DEUX EXEMPLES DE METAMORPHOSE

Prenant appui sur la méthode d'analyse structurale des entretiens de Demazière et Dubar (1997), nous procédons à l'analyse des discours en distinguant les séquences décrites, les actants et les arguments qui rendent compte de l'univers de croyances, c'est-à-dire des représentations, des interviewés. Ces éléments sont ensuite réélaborés de façon à dégager les disjonctions qui traversent le discours et l'articulent, pour enfin libérer l'intrigue du récit. « C'est ainsi que l'analyse structurale de données biographiques peut dégager, en privilégiant un niveau de description, des propositions argumentaires, adressées à des destinataires et présentant des justifications des séquences narrées et des actions décrites ». (Dubar, 2013, p.5) Nous faisons le choix ici de sélectionner des éléments différents de notre analyse, qui nous semblent les plus significatifs pour la compréhension de notre propos, à savoir la dimension métamorphique que le voyage engage dès lors qu'il relève d'une forme d'exercice spirituel.

1. AURELE : AU SEUIL DE L'EMANCIPATION

Aurèle est interviewé en octobre 2013, après son retour d'Experiment passé en Australie. Pendant quatre mois, il a choisi de vivre en immersion dans des familles d'accueil, dans le cadre du *woofing*³. Lors de notre entretien, non-directif, il est invité à parler librement de son expérience, en choisissant lui-même les sujets qu'il souhaite aborder. La première partie de l'entretien correspond à son départ : Aurèle y témoigne de son stress, principalement à l'aéroport, du passage des douanes en France comme en Australie. Ensuite, il s'arrête longuement sur la description d'un saut à l'élastique qu'il a effectué là-bas, situation vécue comme stressante mais libératrice. Après avoir évoqué l'accueil des différentes familles et les liens d'amitié qui se sont tissés, Aurèle s'attarde sur le récit d'un conflit qui a lieu avec sa sœur à son retour. Les arguments d'Aurèle sont très orientés vers le stress ressenti, contrebalancé par les stratégies qu'il met en place pour réduire ou réguler son état émotionnel.

Les éléments physiques sont intéressants à souligner car ils sont révélateurs de la transaction biographique en œuvre. Le franchissement des portes est représentatif de la volonté de S'affranchir mais aussi de la difficulté éprouvée à le faire.

Le premier franchissement est celui des portes de l'aéroport, qui symbolisent le départ. Nous avons souligné le caractère stressant de cette situation mais c'est aussi un soulagement pour Aurèle :

« Il faut que je monte, faut que je passe les contrôles ! (rires) j'avais envie de passer les contrôles, c'était une sorte de « ouf », c'est fait. J'avais juste envie de me dire, voilà les contrôles, c'est fait, je peux être dans l'avion ! »

³ De l'acronyme WWOOF, de *World Wide Opportunities on Organic Farms*, il s'agit de participer au travail à la ferme en échange du gîte et du couvert.

« En fait, au bout d'une heure je suis resté avec mes parents mais après je suis parti (...). Il restait deux heures à attendre donc je suis parti largement en avance !! »

Il s'affranchit ici une première fois de ses parents, physiquement. Cette séparation est aussi attendue : il ne s'agit pas de louper l'avion ! Il lui faut partir, au sens de : il est temps de partir ; le moment est venu de ce premier franchissement.

Le second franchissement est celui de la douane, lors de l'arrivée en Australie :

« Je me suis dit : de toutes façons ça peut tomber que sur moi ! J'étais dans les premiers à sortir de l'avion et le premier à passer à la douane donc je me suis dit : à tous les coups, ça va me tomber dessus !! »

Ce franchissement de la douane, qu'Aurèle redoute, est ressenti comme une fatalité : il faut en passer par là pour commencer vraiment l'Experiment, entrer sur le territoire comme on part à l'abordage.

Le troisième franchissement, lors du saut à l'élastique, décrit par Aurèle est très significatif car il donne accès à la plateforme pour ensuite sauter dans le vide :

« Je me suis dit : ils vont m'appeler et là j'étais hyper stressé et je poussais la porte et j'arrivais pas ! Non, il faut juste que tu soulèves le petit truc ! OK, allez hop ! J'ouvre la porte. »

Face à la situation, Aurèle ne trouve pas le loquet alors qu'il a juste avant aidé un Allemand à boucler son harnais. Mais cette fois, c'est de lui dont il s'agit ; c'est son tour. Le lâcher-prise est à la fois l'acte réel de saut dans le vide, vécu par Aurèle comme « libérateur » permettant de « se défouler » et de « tout évacuer » mais aussi l'acte symbolique visant à s'autoriser lui-même au lâcher-prise sur son stress, ses émotions, notamment par le cri exutoire. Ce franchissement, volontaire mais stressant, le conduit à « se sentir vivre ».

La succession de tous les franchissements, qui sont autant d'étapes vers l'affranchissement pour Aurèle, ont pour conséquence le bilan qu'Aurèle tire à la fin de l'entretien :

« Je suis fier, je suis content », qui fait écho au ressenti lors du saut : « Déjà, j'ai réussi, pour moi c'est une sorte de fierté d'avoir réussi à faire ça. Et je suis vraiment super content d'avoir fait ça. »

On pourrait également ajouter les franchissements de seuils des familles, lorsqu'il faut affronter les difficultés de la communication, qu'Aurèle oppose au confort de ceux qui restent en groupes dans les auberges de jeunesse et qui ne parlent qu'entre eux. Franchir ces seuils, c'est aussi, prendre le risque de pénétrer dans les intimités et d'exposer soi-même son propre soi ; Aurèle prend conscience de lui-même en l'exposant puisqu'il dit se rendre compte de son besoin de communication :

« Je ne me sentais pas capable d'autant communiquer et d'autant me dévoiler moi-même » ; « Je ne me représentais pas cette image de moi », lors de ses expériences en familles d'accueil.

Il reste la difficulté du retour en France, en famille : quelles portes à franchir ? Comment les franchir sans (se) blesser ? L'entretien d'Aurèle témoigne du processus en cours. L'affranchissement – l'émancipation n'est pas encore totalement acté, mais il est sur le seuil : il ose exprimer ses besoins, notamment celui de pouvoir se raconter, prendre le temps d'être en famille, quitte à s'opposer à sa sœur qui a d'autres projets. Mais, en même temps, il culpabilise.

La double transaction (Dubar, 1997) biographique, qui donne sens à sa trajectoire personnelle, et relationnelle qui implique une validation par un tiers, reconnaissant ses nouvelles capacités et la métamorphose du sujet est ici explicite ; par l'entretien post-Experiment, Aurèle renoue avec le soi passé, puisqu'avant son départ il exprimait implicitement le désir de cette identité affranchie : il avait évoqué alors l'envie de se débrouiller par lui-même dans un pays inconnu. Mais cette identité désirée n'est possible que si les autres le reconnaissent comme tel, c'est-à-dire comme ayant changé, grandi, osant s'affirmer. Cet autrui significatif, qui rend possible l'assomption identitaire, renvoie à

l'autorité parentale. En effet, les difficultés relationnelles du retour conduisent ses parents à reconnaître un changement par le fait qu'Aurèle ait gagné en assurance. L'entretien le cueille à ce moment de sa vie où les successions de franchissements l'ont conduit à la décision jusqu'ici non formulée de l'affranchissement. Il ne s'agit plus seulement de « *se débrouiller tout seul* », ce qu'il a été capable de faire pendant quatre mois. Il s'agit désormais de s'engager durablement dans sa vie d'adulte. On comprend pourquoi, à plusieurs reprises, Aurèle va hésiter à en rendre compte :

« *On va dire qu'il y a eu un moment difficile quand je suis rentré...* »

« *Ça commence à toucher à du personnel... (...) et je ne sais pas si je dois raconter ça, c'est personnel...* »

Cet entretien met en évidence l'intersection entre les deux transactions qui ici se soutiennent et se renforcent par la dimension permanente du regard parental. Aurèle est en pleine transaction c'est-à-dire qu'il tente d'ajuster ce qu'on attend de lui et ce qu'il est devenu : il se tient sur le seuil.

Ce premier exemple montre en quoi la métamorphose est en marche, le voyage ayant permis à Aurèle de se découvrir dans un contexte différent et de mieux se connaître, d'une part, mais aussi, d'autre part, de mûrir, ce qui correspond à une forme de métamorphose silencieuse, qui se révèle au retour dans la capacité à affirmer sa personnalité : Aurèle chemine progressivement vers sa propre émancipation.

2. MARC : « FAIRE SES ARMES »

Le second exemple rend compte d'un autre processus métamorphique du fait qu'il fasse intervenir un événement majeur jouant un rôle de *turning point* (Abbott, 1997) lors de l'Experiment. Marc est parti en Inde et au Népal pour y faire des treks dans l'Himalaya mais aussi de l'aide humanitaire en orphelinat. Toutefois son Experiment se trouve interrompu par une maladie contractée sur place, qui le conduit à être rapatrié car son état s'aggrave.

Les arguments de Marc portent principalement sur les limites que l'Experiment lui permet de tester : certaines d'ordre physique, lors du trek, d'autres relevant des capacités d'adaptation physiologiques et psychologiques qu'il doit développer, notamment l'acceptation de conditions sanitaires déplorable qu'il partage avec les enfants de l'orphelinat. Les limites que Marc va éprouver s'exacerbent pendant sa maladie, qui se déclenche en deux temps. Dans un premier temps, il consulte un médecin qui l'invite à se reposer et à se réalimenter normalement, non plus dans le cadre de l'orphelinat. Le second temps est celui de l'aggravation de sa maladie :

« *Je voulais tester des limites, je ne pensais pas que ça allait être celles-là que j'allais tester* », c'est-à-dire celle de redoubler son état de faiblesse et d'épuisement physique par un état d'isolement et d'expérimenter la peur :

« *Quand j'étais vraiment tout seul ; je ne me suis pas vu mourir parce que je n'en étais pas à ce point-là mais j'ai vraiment eu peur en fait, aussi...* ».

Même si cette peur est partagée à distance avec ses parents, Marc y fait face seul et se met à beaucoup écrire. L'écriture est pour lui de l'ordre de « *l'introspection personnelle* », une mise au point sur sa vie puisqu'il pose par écrit des grandes résolutions, mais aussi une façon de dompter cette peur « *d'y rester* », voire une stratégie d'évitement, de déni :

« *J'étais persuadé que ça allait tenir, en fait ; je crois que je me voilais la face aussi ; en me disant si j'appelle, je savais que c'était grave et que si j'appelais les médecins, c'était fini quoi. Je devrais rentrer...* ».

De cette confrontation à la peur, Marc extrait plusieurs arguments. Le premier est son caractère positif car « *ça a pu me pousser à me transcender* ». Il vit une expérience qui le met face à lui, ses limites et sa résistance, d'où il pourra retenir une meilleure connaissance de lui-même :

« Je pense que ça m'a renforcé ; je suis plus fort, je tiens mieux, c'est comme des limites qu'on repousse un petit peu, là, je suis allé au-delà, mais je pense que ça m'a reconstruit une barrière plus loin, en fait ; je pense que je suis plus endurant psychologiquement, tout simplement, mais ça m'a aussi montré beaucoup de faiblesses que je ne pensais pas forcément évidentes et donc ça, ça a pas mal changé ma vision des choses... »

Le second élément est le questionnement introspectif que cette expérience suscite et qui va perdurer bien après le retour. En effet, Marc s'interroge sur la réalité de ses symptômes ou s'ils n'ont pas été engendrés par la peur elle-même. La maladie le renvoie à un questionnement sur les raisons de son départ, ses réelles motivations ; il se demande si elle n'est pas psychosomatique :

« Est-ce que je le voulais vraiment en définitive, est-ce que ça n'était pas révélateur de quelque chose d'autre ? »

On voit ici comment l'évènement que constitue la maladie a déstabilisé les repères de Marc. Ce dont il était le plus sûr, c'est-à-dire son envie de partir, est remis en cause. D'aucuns auraient vécu la maladie sur le mode strictement physiologique ; lui ne s'arrête pas au constat symptomatique mais s'engage dans une démarche réflexive sur l'interprétation des symptômes ; il fait l'herméneutique de l'expérience vécue. Déterminer ce qu'on est venu chercher en Experiment, quelles limites on est venu éprouver, c'est selon Marc le but de l'Experiment : Il s'agit « *de faire ses armes* », c'est-à-dire de se confronter aux autres, à la découverte de modes de vie inhabituels mais surtout de se confronter à soi-même :

« En fait, c'est un voyage assez égoïste en définitive (...) On s'ouvre aux autres, mais on s'ouvre aussi à soi... ».

Le troisième élément est celui du changement de vision que cela fait opérer sur soi, ses valeurs, ses relations aux autres. Marc évoque longuement ce changement de perspectives qui le conduit à une forme de « maturation » de son identité :

« Je ne dirais pas « transformé », parce que moi je suis un peu opposé à cette idée-là ; je dirais « évolué » (...) On n'a pas changé, on a évolué (...) on n'est pas revenu un autre, on n'est pas un autre, on est toujours le même mais on voit les choses d'une façon différente (...) je ne pense pas qu'on revienne différent ; moi, je ne pense pas qu'il y ait une rupture, pour moi, c'est une continuité, c'est juste que ça accélère les choses quoi ! ».

Marc insiste sur la continuité identitaire qui relève de la genèse verticale (Pastré, 2011) : rester soi, en étant différent de celui qu'on était avant de vivre cette expérience. Il ne s'agit pas de se convertir à un autre soi, mais d'intégrer la différence pour prolonger son être. Cette insistance peut aussi être le signe d'une résistance à la compréhension métamorphique, c'est-à-dire une stratégie du sujet pour intégrer l'expérience qui le fait changer. Poser une continuité lui permet en effet de se rassurer, de se « raccrocher » au soi passé, là où l'émancipation requiert le lâcher-prise sur ce qu'on était. L'Experiment joue le rôle d'accélérateur dans cette dynamique de métamorphose en tant qu'il est l'occasion de se confronter à des difficultés ou à des évènements qui déclenchent le processus de maturation. L'évènement – ici, la maladie et la peur ressentie – conduit à l'introspection. Celle-ci engage la métamorphose qui se traduit par des changements de représentations mais aussi par des actes, comme en témoigne Marc qui, de retour, devient plus disert sur ses relations :

« Ca m'a appris à mieux communiquer avec les gens, (...) à plus dire directement aux personnes ce que je ressens, surtout aux personnes qui me sont chères ; ça m'a libéré en fait, (...) j'ai un contact qui est beaucoup plus facile et beaucoup plus libéré ; je n'ai pas peur de dire les choses, voilà ».

C'est un processus qui prend du temps parce qu'il faut prendre sur soi pour se libérer de sa pudeur et oser confier ses émotions et sentiments. L'idée même de processus engageant le sujet dans la compréhension de sa propre métamorphose rend compte du temps nécessaire pour dépasser ses propres résistances et oser l'émancipation.

CONCLUSION

Pour conclure, nous reprendrons l'expression utilisée par Marc pour définir l'Experiment, « *faire ses armes* », car elle peut donner lieu à différents niveaux d'interprétation.

Le premier renvoie au fait de se connaître et de se construire dans la confrontation aux difficultés : l'Experiment s'inscrirait dans une pédagogie de l'exposition au monde, qui conduit le sujet à construire du sens au fur et à mesure de ce qu'il vit. La vertu éducative de l'Experiment serait à penser comme « appropriation par l'épreuve, par l'expérience donc de ce que le monde dévoile de notre être-projeté. L'éducation n'est jamais transmission d'un sens qui serait déjà-là comme une chose disponible » (Moreau, 2008, p.57), d'où l'invitation à « laisser-advenir », c'est-à-dire à une expérimentation et une herméneutique par l'étudiant lui-même. Cette exposition au monde n'est pas sans risque. Il est nécessaire de les accepter en contrepartie de l'enrichissement personnel et des leçons de vie qu'on en retire.

Le second niveau d'interprétation serait l'idée d'un commencement. Dans l'expression populaire, celui qui fait ses armes est celui qui s'initie, qui débute, par exemple dans sa carrière. Cela rejoint une dimension initiatique de l'Experiment qui jouerait le rôle d'un rite de passage entre la vie étudiante post-adolescente et l'entrée dans le monde des adultes qui se distinguerait de l'univers adolescent par l'autonomie et la responsabilité. Nous avons montré ce franchissement avec l'exemple d'Aurèle.

Enfin, la dernière interprétation qu'on peut donner de l'expression renvoie à la phase liminaire où le sujet novice fait ses armes en se créant sa propre expérience qui lui permet de s'armer pour le futur c'est-à-dire d'en tirer des leçons, de s'équiper, ce qui constitue la *paraskeuê*. Cet équipement acquis par l'exercice et l'expérience va rendre le sujet plus fort. Cela rejoint l'idée que Marc se fait de son propre développement : il dit s'être renforcé lors des épreuves rencontrées. Or pour développer la *paraskeuê*, le sujet doit revenir sur ses actions afin de les comprendre, d'en dégager les raisons et les conséquences. Cette dimension introspective a clairement été mise en évidence dans le discours de Marc.

Ainsi, l'Experiment est vécu par les étudiants comme une « occasion » de grandir, s'affranchir de la minorité (Kant, 1784) pour « *sapere aude* », oser se servir de son propre entendement et ainsi s'émanciper ; c'est une opportunité dont il faut se saisir en acceptant les risques inhérents à cette expérience. L'Experiment joue un rôle d'accélérateur identitaire ; il est vecteur de métamorphose. En cela, il est un exercice spirituel.

BIBLIOGRAPHIE

Abbott, A. (1997). On the concept of turning point, *Comparative Social Research*, 16, 85-105.

Baudouin, J.M. (2010). *De l'épreuve biographique*, Berne : Peter Lang.

Bossard, S. (2014). Passer du voyage au voyage intérieur : le rôle de l'écrit dans la construction de soi, in Berton, J. et Millet, D., *Ecrire sa pratique professionnelle*, 67-74.

Paris : Seli Arslan.

Carré, P. ; Moisan, A. ; Poisson, D. (2010). *L'autoformation*. Paris : PUF.

Demazière, D. ; Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques*. Paris : Nathan.

Dubar, C. (2013). Les contradictions de l'autobiographie comme temporalisation de l'identité personnelle, *Temporalités*, n°17.

Foucault, M. (2001). *L'herméneutique du sujet*, Cours au Collège de France 1981-1982. Paris : Seuil Gallimard.

Hadot, P. (1993). *Exercices spirituels et philosophie antique*, (3^{ème} édition). Paris : Institut d'Etudes augustinienes.

Kant, E. (1784). *Qu'est-ce que les Lumières ?* (2006). Paris : Flammarion.

Moreau, D. (2006). Georg Picht, une pédagogie de l'exposition au monde, *Recherches en éducation*, n°2, CREN, Nantes.

Moreau D., (2008). Projet et éducation : la question d'une présence au monde, *Recherche en éducation*, n°5, CREN, Nantes.

Moreau, D. (2012). Transmission et spectralité, la formation de soi tout au long de la vie, Biennale internationale de l'éducation, de la formation et des pratiques professionnelles, Paris.

Pastré, P. (2011). *La didactique professionnelle*. Paris : PUF.

Rancière, J. (1987). *Le maître ignorant*. Paris : Bayard.

Urbain, J.D. (2002). *L'idiot du voyage. Histoires de touristes*. Paris : Payot et Rivages.